

LE PETIT PRINCE DE LA FORêt



JE PEUX PAS J'AI SEGPA

STÉPHANE CHATELIN

Le petit prince de la forêt

Cette histoire s'inspire de l'œuvre originale intitulée Le Petit Prince d'Antoine de Saint-Exupéry.

Elle a été adaptée et transposée en Guyane pour que tu puisses y retrouver des animaux, des lieux et des images qui font partie de ton quotidien.

Ce choix permet de garder toute la poésie et les messages importants du livre original, tout en créant un cadre plus proche de toi, pour que tu puisses voyager dans l'histoire avec confiance et émerveillement.



Chapitre 1



La rencontre

J'étais tombé en panne en plein vol, au-dessus de la forêt de Guyane. Mon petit avion avait perdu de la puissance et j'avais dû chercher en urgence une piste d'atterrissement. Par miracle, une vieille piste abandonnée, envahie par les herbes hautes, m'était apparue entre deux grands fromagers. Je m'y étais posé tant bien que mal.

Quand le silence était retombé, j'ai entendu seulement le chant des insectes et le

bruissement des feuilles. Je savais que j'étais seul, perdu au milieu de la forêt. Il n'y avait pas de village à des kilomètres à la ronde. Je n'avais pas d'eau en réserve, pas de radio pour appeler à l'aide, seulement mes mains et quelques outils pour réparer le moteur.

C'est alors que, fatigué et découragé, je me suis assis sur une caisse et j'ai fermé les yeux. Le soleil tapait fort, et la chaleur me faisait tourner la tête. Et soudain, j'ai entendu une petite voix.

— Dessine-moi un toucan.

J'ai ouvert les yeux d'un coup. Devant moi se tenait un garçon, pas plus haut que mon

épaule. Il avait des cheveux noirs comme la nuit et un regard profond, brillant comme l'eau du fleuve. Il portait une chemise simple en coton blanc, un short usé, et il marchait pieds nus, sans bruit, comme s'il faisait partie de la forêt.

Je suis resté sans voix. Comment un enfant pouvait-il se trouver là, au milieu de nulle part ?

Il répéta doucement, mais avec sérieux :
— S'il te plaît... dessine-moi un toucan.

J'ai fouillé dans ma poche. J'avais un carnet froissé et un crayon. Je n'étais pas un grand dessinateur, je dessinais plutôt des pièces de

moteur, des cartes, des plans... Mais je me suis mis à tracer un oiseau maladroit, avec un bec énorme.

L'enfant fronça les sourcils.

— Non, celui-là est malade. On dirait qu'il ne peut pas voler. Fais-en un autre.

Je recommençai, un peu vexé. Je dessinai cette fois une cage avec un oiseau dedans.

— Non ! s'écria-t-il. Je ne veux pas d'un toucan prisonnier ! Dessine-moi juste un toucan libre.

Alors j'essayai une troisième fois. Je fis un simple contour, deux ailes écartées, un grand bec coloré.

L'enfant sourit enfin.

— Oui, celui-là est parfait. Merci.

Il serra le dessin contre lui comme si c'était un trésor. Je le regardai, troublé. J'avais mille questions à lui poser : Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Comment es-tu arrivé ici ? Mais il me devança.

— Je viens d'une petite île, perdue en pleine mer. Elle est si petite que je peux en faire le tour en quelques minutes. J'y ai trois volcans endormis, des palmiers, et surtout... une fleur.

Il baissa la tête en prononçant ces derniers mots.

— Une fleur ? demandai-je.

Il hocha doucement la tête.

— Oui. Une orchidée. Elle est différente de toutes les autres. Elle est belle, mais capricieuse. Elle aime que je m'occupe d'elle, que je la protège du soleil trop fort et de la pluie trop lourde. Parfois elle se fâche, parfois elle me fait rire. Mais je l'aime.

Je sentais dans sa voix une tendresse infinie. Je compris aussitôt que cette orchidée était pour lui plus qu'une fleur. Elle était unique.

Le Petit Prince de la Forêt (c'est ainsi que je commençais à l'appeler en moi-même) resta silencieux un moment, puis il se tourna vers moi :

— Et toi ? Qu'est-ce que tu fais ici, tout seul sur cette piste ?

Je lui expliquai que j'étais pilote, que j'avais eu une panne de moteur, et que je devais absolument réparer mon avion si je voulais rentrer chez moi. Il m'écucha avec attention, puis demanda :

— Tu crois que tu pourras rentrer ?

— Je l'espère, dis-je. Mais il faut que je trouve comment réparer, et je n'ai pas beaucoup de temps.

Le garçon resta pensif. Puis il déclara :

— Moi aussi je cherche à rentrer.

Je levai les yeux vers lui, surpris.

— Rentrer ? Mais tu es déjà dans ton pays, ici en Guyane.

Il secoua la tête.

— Non. Mon vrai chez-moi, c'est mon île, avec mon orchidée. Mais pour comprendre vraiment combien elle est précieuse, je devais voyager. Alors j'ai quitté mon île et j'ai visité d'autres lieux.

Il parlait avec une gravité qui ne ressemblait pas à celle d'un enfant. Sa voix était douce, mais ses mots avaient la force de quelqu'un qui avait vu beaucoup de choses.

— Quels lieux ? demandai-je, curieux.

Il sourit légèrement.

— Je te raconterai demain.

Puis il se coucha dans l'herbe, au bord de la piste, et ferma les yeux. J'étais stupéfait. D'où venait cet enfant ? Était-il réel ou bien un mirage de la forêt, une apparition née de ma fatigue ?

Pourtant, le dessin du toucan était bien là, serré contre lui.

Cette nuit-là, je dormis peu. Le bruit des grenouilles, des insectes et des singes hurleurs m'entourait comme une musique étrange. Mais ce qui ne me quittait pas, c'était l'image de ce petit garçon mystérieux, avec ses paroles simples et profondes.

Au matin, il était déjà réveillé. Il me sourit et dit :

— Veux-tu que je te raconte mes voyages ?

Je hochai la tête, encore ensommeillé. Alors il commença à parler. Et son récit allait m'emmener beaucoup plus loin que la forêt qui nous entourait.

Chapitre 2



Les voyages du Petit Prince



Assis sur une racine de fromager, le Petit Prince de la Forêt commença à raconter. Ses yeux brillaient comme s'il revivait chaque instant.

— Quand j'ai quitté mon île, dit-il, j'ai traversé un océan puis un fleuve sur une pirogue légère. Le courant m'a emporté loin, et j'ai abordé d'autres lieux. Chacun de ces endroits abritait un être étrange, qui croyait tout savoir.

Je l'écoutais avec attention. Il parlait d'une voix calme, mais ses histoires étaient pleines de mystère.

— Le premier que j'ai rencontré, reprit-il, était un vieux caïman. Il se tenait au bord du fleuve, immobile, les yeux à moitié fermés. Quand je me suis approché, il m'a dit : « Enfin, un sujet vient me rendre hommage ! »

Je souris.

— Un sujet ?

— Oui, expliqua l'enfant. Il se croyait roi du fleuve. Il ordonnait que je le salue, que je lui obéisse. Mais il n'avait personne à commander.

Les poissons ne l'écoutaient pas, les oiseaux

s'envolaient dès qu'il ouvrait la gueule. Alors il me donnait des ordres qui ne servaient à rien.

Le Petit Prince de la Forêt soupira.

— Il n'était pas méchant. Il voulait seulement qu'on le respecte. Mais je n'ai pas voulu rester avec lui.

Il marqua une pause, puis continua :

— Ensuite, je suis arrivé dans une clairière. Là, j'ai trouvé un aras perché sur une souche. Dès qu'il m'a vu, il s'est mis à chanter à tue-tête :

« Regarde-moi ! Admire mes plumes !
Applaudis ma voix ! »

Je ris doucement.

— Un aras vaniteux, donc.

Il hocha la tête.

— Oui. Il ne parlait que de lui. Même quand je lui posais une question, il répondait : « Bien sûr, je suis le plus beau, le plus grand, le plus fort ! » Je n'ai pas pu rester. Sa voix était trop forte et son cœur trop vide.

Je notais mentalement cette image : un aras qui ne pense qu'à être admiré.

— Puis, poursuivit le Petit, je suis arrivé dans un marécage. Là, un pécari solitaire recouvert de boue buvait dans une calebasse renversée.

Il avait les yeux tristes.

« Pourquoi tu es plein de boue ? » lui ai-je demandé.

« Parce que j'ai honte. »

« Honte de quoi ? »

« Honte de mon odeur. »

L'enfant secoua la tête.

— Je ne comprenais pas. Il tournait en rond dans sa tristesse. Alors j'ai repris ma route.

Il resta silencieux un moment, comme pour reprendre son souffle. Puis il reprit :

— Plus loin, j'ai rencontré un tamanoir. Il était couché, le museau en l'air. Devant lui, il avait tracé une grande ligne de fourmis. Il les comptait une à une.

Je fronçai les sourcils.

— Pour quoi faire ?

— C'est ce que je lui ai demandé, répondit le Petit Prince de la Forêt. Il m'a dit : « Elles sont à moi ! Je les possède toutes ! » Mais il ne faisait rien d'autre. Il ne profitait pas de la forêt, il ne jouait pas, il ne vivait pas. Il ne faisait que compter, sans fin.

Je sentis un frisson dans mon dos. Ce tamanoir ressemblait trop à certains hommes que j'avais rencontrés dans ma vie.

— Ensuite, continua-t-il, j'ai trouvé un lamantin dans un bras du fleuve. Il brassait l'eau sans arrêt avec sa grosse queue. Quand je lui ai

demandé pourquoi, il a répondu : « J'allume et j'éteins la lumière de la rivière. »

Je haussai un sourcil.

— La lumière de la rivière ?

Le garçon sourit.

— Oui. Il croyait que le mouvement de l'eau dépendait de lui. Alors, sans jamais se reposer, il brassait et brassait encore. J'ai eu pitié de lui, mais il ne voulait pas s'arrêter.

Il reprit son sérieux.

— Enfin, je suis arrivé au pied d'un grand arbre. Là, j'ai vu un paresseux. Il ne bougeait pas, mais il parlait avec lenteur : « Je sais tout de la forêt. »

— Et il savait vraiment ? demandai-je.

L'enfant secoua la tête.

— Non. Il ne voyait rien de ce qui l'entourait. Il restait perché, immobile, et se contentait de dire : « J'ai lu dans un vieux livre. » Mais il ne connaissait pas la beauté des fleurs, ni la fraîcheur des pluies, ni la peur de la nuit.

Le silence s'installa entre nous. La forêt bruissait doucement autour, comme pour accompagner son récit.

— Voilà, dit enfin le Petit Prince de la Forêt. Ce sont les êtres que j'ai rencontrés avant d'arriver ici.

Je restais pensif. Ces animaux lui avaient appris quelque chose, sans qu'il le sache vraiment. Le caïman roi, le aras vaniteux, le pécarí dans la boue, le tamanoir qui compte, le lamantin qui agite l'eau, le paresseux savant... Tous semblaient étrangement humains.

— Et après ? demandai-je doucement.

Le garçon leva les yeux vers la cime des arbres.

— Après, j'ai voulu voir la Terre entière. J'ai entendu dire qu'elle était immense, pleine de secrets et de rencontres.

Ses mots résonnèrent en moi. Je compris qu'il ne parlait pas seulement de voyages, mais

d'une quête plus profonde : comprendre ce qui compte vraiment dans la vie.

Il se tut, et nous restâmes assis un long moment, à écouter le chant des oiseaux. Je sentais que son récit n'était pas fini. Une dernière rencontre l'attendait. Une rencontre qui lui donnerait la réponse à ses questions.

Mais pour cela, il faudrait attendre encore un peu.

Chapitre 3



Le secret du jaguarondi

Le soleil s'inclinait déjà sur la forêt. La lumière dorée traversait les feuillages et faisait scintiller les gouttes de pluie tombées plus tôt. Le petit garçon était pensif, assis sur une pierre. Je sentais qu'il avait encore une histoire à me confier.

— Tu sais, dit-il doucement, durant mon voyage, j'ai marché longtemps dans la forêt. J'étais fatigué, et je me sentais seul. C'est alors que j'ai rencontré un jaguarondi.

Je relevai la tête, surpris. Le jaguarondi est un félin discret, qu'on aperçoit rarement. Sa silhouette élancée glisse comme une ombre entre les troncs.

— Que t'a-t-il dit ? demandai-je.

L'enfant sourit.

— Il ne m'a pas parlé tout de suite. Il s'est approché lentement, les yeux brillants. J'ai eu un peu peur, mais il s'est assis devant moi.

Alors je lui ai dit : « Viens jouer avec moi. »

Le jaguarondi a secoué la tête.

« Je ne peux pas jouer avec toi. Je ne suis pas apprivoisé. »

Je fronçai les sourcils.

— Apprivoisé ?

— Oui, reprit le Petit Prince de la Forêt. Le jaguarondi m'a expliqué : « Apprivoiser, c'est créer des liens. Si tu m'apprivoises, je ne serai plus n'importe quel jaguarondi pour toi. Je serai unique, et tu seras unique pour moi. »

Je l'écoutais avec émotion. Ces mots résonnaient comme une vérité simple, mais profonde.

— Alors, qu'as-tu fait ?

— J'ai attendu, répondit-il. Chaque jour, je venais à la même heure, et je m'asseyais un peu plus près. Le jaguarondi m'observait,

d'abord de loin, puis de moins en moins farouche.

Il sourit, son regard perdu dans le souvenir.

— Au début, il me disait : « Assieds-toi là, loin de moi. » Puis : « Viens un peu plus près. » Et un jour, il s'est couché à mes pieds.

Je vis l'éclat de bonheur dans ses yeux.

— Et c'est ainsi qu'il est devenu ton ami ?

— Oui. Alors il m'a confié son secret.

Je me penchai, curieux.

— Quel secret ?

Le garçon prit une inspiration, comme pour donner tout son poids à ses mots.

— « On ne voit bien qu'avec le cœur.
L'essentiel est invisible pour les yeux. »

Un silence se fit autour de nous. Même les oiseaux semblaient écouter.

Le Petit Prince de la Forêt reprit doucement :

— Grâce au jaguarondi, j'ai compris que ma petite île, mes trois volcans et surtout ma fleur... étaient uniques. Parce que c'est à eux que j'ai donné de mon temps, de mon attention.

Il baissa la tête, et je vis une larme briller au coin de son œil.

— Je n'aurais jamais dû la quitter, murmura-t-il.

Je voulus le consoler, mais je savais que certaines douleurs ne peuvent être soulagées par des mots. Alors je restai silencieux.

Il continua :

— Tu comprends... Même si elle était parfois capricieuse, ma fleur avait besoin de moi. Et moi, j'avais besoin d'elle. C'est le jaguarondi qui m'a appris cela : on est responsable de ce qu'on a apprivoisé.

Ses paroles résonnèrent dans mon cœur comme une évidence.

La nuit tombait. La forêt se remplissait de bruissements mystérieux. L'enfant leva les

yeux vers le ciel, où les premières étoiles apparaissaient.

— Ce soir, dit-il, je dois repartir. Ma fleur m'attend.

Je sentis un pincement au cœur.

— Tu vas vraiment partir ?

Il hocha la tête.

— Oui. Mais quand tu regarderas les étoiles, tu te souviendras de moi. Pour toi, elles seront comme des lucioles de la forêt. Tu souriras, et ce sourire sera mon cadeau.

Je restai muet. Sa voix, douce et ferme à la fois, me traversait comme une mélodie qu'on n'oublie jamais.

Il se leva, caressa le tronc d'un palmier, puis se tourna vers moi.

— Merci de m'avoir écouté, dit-il.

Je voulus répondre, mais les mots restèrent coincés dans ma gorge. Je me contentai d'acquiescer.

Alors, le Petit Prince de la Forêt marcha vers la lisière. Sa silhouette s'effaça peu à peu dans la clarté argentée de la lune. Quand je ne le vis plus, je sus qu'il avait rejoint sa petite île, quelque part entre les étoiles et les rivières.

Je restai longtemps là, immobile, le regard perdu dans le ciel, à me répéter son secret.

FIN